

L'écho du Cedapa et de l'Adage

L'INFORMATION TECHNIQUE POUR GAGNER EN AUTONOMIE

Dangereux projets miniers

Emmanuel Macron a délivré ces derniers mois 3 permis d'exploration minière à Variscan Mines, une entreprise financée à 100 % par des capitaux étrangers. Fin 2014, un permis d'exploration minière a été accordé pour une zone de 41 100 ha autour de Merléac (22). Deux autres permis ont été autorisés en 2015, 33600 ha autour de Loc Envel (22), 17 300 ha proche de Silfiac, à cheval sur le 22 et le 56. Un quatrième est en cours d'instruction autour de Dompierre (35). Pour chaque permis, les citoyens pouvaient donner leur avis sur le site de la préfecture des Côtes d'Armor pendant 3 semaines. Il n'y a eu aucune information, seuls 6 avis ont été recueillis pour le projet de Merléac... Une consultation démocratique, n'est-ce pas ?

Les permis d'exploration concernent un large choix de minerais : cuivre, zinc, plomb, or, argent, tungstène et « autres substances connexes hors uranium et schiste ». A Dompierre et Loc Envel, l'entreprise cherche du tungstène, métal stratégique car 85 % est importé de la Chine.

Pour savoir ce qu'il y a dans le sous-sol, Variscan Mines survole les zones en hélicoptère pour mesurer la conductivité du sous-sol : là où c'est plus conducteur, il y a des métaux. Sur les zones prometteuses ou les zones où les résultats ne sont pas analysables, Variscan contacte individuellement les agriculteurs pour leur demander l'autorisation d'effectuer des prélèvements. Ils peuvent utiliser une tarière, faire des tranchées ou des forages dans certains cas.

Les agriculteurs sont en première ligne dans cette phase. Ils s'exposent à subir des impacts directs sur leurs outils de travail s'ils donnent leur accord à l'accès aux parcelles convoitées. Ils peuvent refuser l'accès aux parcelles.

L'exploration est dangereuse. Il suffit de se rappeler de l'exploration minière de la porte aux moines (22) dans les années 70. L'eau est devenue imbuvable par les animaux, elle avait goût de pétrole ! Des pH de 2,7 ont été constatés dans les eaux de ruissellement à proximité de la mine et des teneurs en zinc de 25,7 mg/l alors que la norme pour une eau potable est de 0,1 mg/l.

Extraire des minerais du sous-sol en dégradant l'environnement, tout ça pour de riches actionnaires de l'autre bout du monde : c'est révoltant ! Si vous partagez cet avis, rejoignez les collectifs citoyens de lutte contre ces projets.

ROBERT HAMON. ADHÉRENT DU CEDAPA (22)



Dossier : les loisirs insolites des éleveurs de l'Adage et du Cedapa

(Photo : Alain Le Tissier en montgolfière)

N°122- NOVEMBRE/DÉCEMBRE 2015 - 5 €



Rations automnales

La faible pluviométrie et les températures très douces de cette automne ont permis de prolonger le pâturage tardivement. Le 15 décembre, les vaches sont à l'herbe !



Emmanuel Nourry, éleveur à Saint-Aaron (22)

Entretien le 4 décembre 2015

« En ce moment, j'ai 35 vaches à l'auge, elles sont encore jour et nuit à la pâture. Je leur donne un round d'enrubannage le matin, après la traite. Ça représente environ 7 kg MS par vache. Elles mettent environ 1 h 30 à le manger. C'est du RGI-trèfle incarnat, il ne fait que 49 % de MS, mais les valeurs sont correctes : 0.76 UFL, 82 PDIN, 71 PDIE. Le soir, je leur donne environ 3 kg MS de maïs ensilage et 1 à 2 kg MS de betteraves. Cette ration est assez vite mangée, ce qui me permet de les remettre rapidement au champ pour la nuit. C'est assez pratique en terme de travail et je suis agréablement surpris par la production laitière : 25 L par vache (sans concentré) avec 42 de TB et 32 de TP. Quand les vaches ne sortiront plus, je prévois la ration suivante : 7 kg MS d'enrubannage, 5 kg MS de maïs et 3 kg de betteraves. Je pense mettre environ 1 kg de correcteur azoté par vache : j'en ai 3 tonnes en stock, ce qui me permettra largement de passer l'hiver. »

La ferme : 1 UTH, 35 ha, 27.2 ha prairies, 2 ha maïs, 1 ha betteraves, 4.60 ha céréales, 50 UGB, 1,6 UGB/ha SFP, 35 VL, Début de conversion bio : février 2016.



Philippe et Florent Aubert, éleveurs à Plesder (35)

Entretien le 16 décembre 2015

« Les vaches ont 12 kg de maïs ensilage, 1 kg de pâturage, 500 g de foin et 2 kg de luzerne déshydratée en botte. On corrige le maïs avec du concentré azoté défi K Energie 46 à hauteur de 2 kg/VL. On est en vêlage d'automne pour être tranquille l'été. La ration hivernale est riche pour sortir du lait et des taux. Nos normandes font aujourd'hui 22 kg de lait/jour avec des TP/TB à 35.6/43.5. Il n'y a pas de complémentation individuelle. Nous n'avons pas de cornadis, le concentré est mis dans la desileuse avec le maïs. La ration aujourd'hui reste assez classique, même si le pâturage hivernal nous permet de faire des économies de correcteur. On commence un passage en bio l'année prochaine avec 20 ha en plus à partir de septembre 2016. L'objectif pour l'hiver 2016 est de passer sur une ration 2/3 d'ensilage d'herbe, 1/3 de maïs. »

La ferme : 2 UTH, 63 ha, 12 ha de maïs, 4 ha de méteil, 47 ha en herbe. 43 VL normandes et suites. 12 bœufs élevés par an. 6500 kg/VL/an



Jérôme Martin, éleveur à Rannée (35)

Entretien le 16 décembre 2015

« J'espère pouvoir continuer le pâturage jusqu'au premier janvier. Ici c'est drainé donc ça porte bien. J'ai bétonné plusieurs accès aux parcelles, ça facilite le pâturage hivernal. Aujourd'hui, les vaches ont 5 kg de maïs, 6 kg d'ensilage d'herbe et le reste en pâturage. Je ne complémente pas. Les niveaux de production sont à



Les températures supérieures à 10 °C permettent à l'herbe de pousser.

18 kg/VL/jour pour des TP/TB à 33/43 et un rang de lactation de 5. Les vêlages sont calés en été. Je suis en monotraite en ce moment. Le passage de la double traite à la monotraite se fait en fonction des contraintes de travail, de la quantité de lait à produire et des mammites et cellules. En ration hivernale, les vaches auront toujours 5 kg de maïs et 10 kg d'ensilage d'herbe et peut-être un peu de foin, toujours sans complémentation. »

La ferme : 1.25 UTH, 48 ha dont 40 ha en herbe, 4 ha de maïs, 4 ha de blé. 48 VL Holstein et suites, 6700 kg/VL/an



Jérôme Oizel, éleveur allaitant au Foëil (22),

Entretien le 4 décembre 15

« Les 15 blondes avec leurs veaux sont rentrées, elles ont du foin à volonté, 1,5 à 2 kg de MS de betteraves et 0,5 kg de MS de maïs ensilage (le refus des bêtes à l'engrais). Les 25 charolaises suitées sortent encore le jour : elles ont une ration composée de 50 % d'herbe pâturée 30 % de foin et 20 % d'enrubannage. Les taries et les grosses génisses sont encore dehors jour et nuit, sans ratelier ! Cela représente un tiers des bêtes. Les taurillons à l'engrais ont une ration composée de 75 % d'ensilage de maïs, 25 % d'ensilage de méteil, 2 kg de MS de betteraves, 1,5 kg de céréale et 1,5 kg de colza. J'ai un silo sandwich avec les ensilages de maïs et de méteil. J'ai enfin un lot de génisses de 30 mois à l'engrais qui est dehors et qui a une ration 100 % pâturage et 2 kg de mélange colza-blé. »

La ferme : 67 ha, 47 ha en herbe, 7 ha de maïs, 2.2ha de betterave, 4.3 ha de méteil ensilé, 6.5 ha de céréales, 108 UGB, 65 vaches allaitantes (20 blondes, 38 charolaises et 7 salers), 1.8 UGB/HA de SFP

PROPOS RECUEILLIS PAR
AURÉLIEN LERAY ET AURÉLIE CHEVEAU

Vendre du lait sur le marché mondial : un mauvais calcul

Le marché mondial du lait est le nouvel eldorado des entreprises laitières. Pour André Pfmilin, expert de ce marché, ces dernières se trompent : ce marché est limité en volume et il nécessite d'être compétitif avec la Nouvelle Zélande et les USA.



« Ne suivons pas le modèle des danois qui sont passés de 30 000 troupeaux à 3 000 troupeaux en 10 ans » conseille André Pfmilin de l'European Milk Board.

Après avoir écouté André Pfmilin, intervenant lors du colloque sur l'après quota organisé par le Cedapa et le GAB, c'est sûr, on n'y croit plus.

Un marché très limité en volume

« Le marché mondial représente 7 % de la production mondiale, soit 60 millions de tonnes d'équivalent lait » explique l'expert de l'European Milk Board. En Europe, 89 % du lait produit est consommé par les européens. L'essentiel de ce marché, ce sont les poudres grasses, les poudres maigres, et le lactosérum. « Ce sont des produits standardisés qui sont faits partout dans le monde de la même manière. » Sans spécificité, il faut produire peu cher pour être compétitif.

Une volatilité extrême depuis 2007, à cause du manque de régulation

Le prix du marché mondial se décide en Nouvelle Zélande. De 400 €/tonne l'été 2014, il est passé à 200 €/t l'été 2015. Même si ce marché est faible en volume, le prix payé aux producteurs européen suit l'évolution du prix international, avec des amplitudes moins fortes. Les prix sont très volatils depuis 2007, période à laquelle les Etats-Unis et l'Europe ont arrêté de faire du stockage public de poudre de lait. Le stockage, c'est un bon moyen de réguler l'offre, les quotas laitiers en étaient aussi. Aujourd'hui, il n'existe plus aucun outil de régulation.

« Il faudra être compétitif avec la Nouvelle Zélande et les Etats-Unis pour vendre sur ce marché »

Ce marché mondial a trois gros fournisseurs : 70 % du volume est produit par la Nouvelle-Zélande, les USA et l'Europe. La Nouvelle-Zélande produit un tiers du marché mondial des produits laitiers. Les exploitations sont grandes, 400 vaches pour 2 UTH en moyenne. Les coûts de production sont très faibles : autour de 200 €/tonne, grâce à des élevages 100 % herbe et des parcelles très groupées. Une laiterie unique, Fonterra, exporte 95 % du lait. Aux Etats-Unis, des

réglementations avantageuses permettent des coûts de production très faibles. « C'est dans l'Ouest des Etats Unis, dans des états pratiquement déserts, que se trouvent les plus importantes exploitations laitières du pays » décrit l'expert. « L'air est très sec, pas besoin de bâtiments. Des travailleurs mexicains, souvent illégaux, constituent la principale source de main d'œuvre de ces fermes. » Les vaches ne mangent pas un brin d'herbe, c'est maïs et concentrés à volonté ! L'alimentation représente 70 % du coût de production. Ces énormes fermes ont très peu de contraintes environnementales, puisque personne ne se plaint de leurs conséquences désastreuses sur la qualité de l'eau, les sols etc. Pour couronner le tout, les Etats-Unis ont mis en place une politique agricole très protectrice des éleveurs : l'Etat garantit la marge sur coût alimentaire des fermes. Quand la marge diminue, l'Etat compense les pertes. Elles seront donc toujours compétitives sur le marché mondial.

« Le marché beurre/poudre n'est sûrement pas le bon choix pour les éleveurs bretons »

« Ils auront bien du mal à être compétitifs avec ces deux pays » affirme l'expert avant de mettre en garde les éleveurs sur les exemples à ne pas suivre « Ne suivons pas le modèle des danois qui sont passés de 30 000 troupeaux à 3 000 troupeaux en 10 ans, augmentant l'endettement des fermes très fortement. »

La crise de 2014/2015 : des surplus énormes et une baisse de la demande

Entre 2000 et 2013, le marché mondial a eu une croissance de 2 millions de tonnes par an en moyenne. Or en 2014, il y a eu 11 millions de tonnes de surplus sur ce marché soit 5 fois plus que la croissance annuelle. Toutes les zones : USA, NZ et Union Européenne ont produit plus. Dans l'UE, l'Irlande a produit en 2015 + 12 % de lait, les Pays Bas + 8 % et la Belgique + 7 %. En parallèle, la Chine a diminué sa demande et l'embargo russe a fait diminuer la demande de 2 millions de litres de lait.

Des solutions concrètes : des produits de qualité et des exportations réfléchies

« En France, la production cumulée de lait pour les AOC, pour l'agriculture bio et pour les fromages fermiers représente seulement 13 % de la production totale. » s'étonne l'expert. « Ce pourcentage peut augmenter ! » André Pfmilin pense qu'il faut tout de même continuer à exporter, mais mieux réfléchir à ces exportations. « Des accords de partenariat économiques avec les pays du sud de la méditerranée peuvent être mis en place, comme des échanges lait/pétrole. »

AURÉLIE CHEVEAU, ANIMATRICE CEDAPA

Changer de système pendant la crise, un challenge

A Essé (35), Christophe et Charlotte Mellier se sont installés sur 43 ha avec 400 000 litres. Leur système est à bout de souffle, ils souhaitent évoluer vers un système herbager mais ce n'est pas si simple : ils ont peu d'expérience sur l'herbe et ils ont des freins que le groupe Adage les aide à surmonter.



« Le système herbager, c'est un choix avant tout »

Au départ, la ferme familiale était équilibrée : 50 ha, 250 000 litres de lait. Christophe s'installe en 2008. Charlotte le rejoint en 2011 avec 100 000 litres de quota supplémentaire et 300 places de porcs à l'engraissement. La même année, ils perdent 7 ha de terres en location. Avec les rallonges de quota, ils arrivent à 400 000 litres produits sur la ferme, et le constat est lourd : « On a moins de revenu avec 400 000 litres qu'avec 250 000 l de lait » admet Christophe. L'autofinancement de l'augmentation du cheptel a provoqué des problèmes de trésorerie.

Un diagnostic fourrager PRAIRIE avec l'Adage leur est proposé par le bassin versant de la Seiche en 2014. Les résultats montrent que la surface de la ferme est un facteur limitant pour le passage en système herbager type SFEI à moins de 18 % de maïs dans la SFP. De plus, une baisse importante de la production totale est difficile à envisager vu les charges de structure et annuités. Cependant, ils sont convaincus qu'il faut s'orienter petit à petit vers ce système : « ceux qui s'en sortent sont en système herbager ». En 2015, ils ont initié les premiers changements : la chasse aux gaspillages et l'optimisation du pâturage existant. Pour leur permettre d'aller plus loin, ils ont un espoir : récupérer 8 ha où ils pourraient faire pâturer génisses et vaches taries afin de réserver les 38 ha accessibles en herbe aux vaches laitières. « L'impact financier du changement de système prendrait enfin tout son sens avec quelques hectares de plus » assure Christophe. Réponse mi-décembre: ils vont avoir accès à ces terres. En 2016, ils devraient ainsi signer sereinement une MAEC SPE 18% ou 28% de maïs dans la SFP. Ce n'est pas l'appât du gain qui les guide « Le système herbager, ce n'est pas une MAEC, c'est un choix avant tout » exposent-ils.

Le changement, une période difficile

Aujourd'hui le prix du lait est au plus bas, Charlotte et Christophe ne cachent pas leur difficulté à s'en sortir : « on voit difficilement comment on va pouvoir assumer les investissements nécessaires à l'aménagement des nouvelles parcelles de pâturage » expliquent-ils. Le manque de trésorerie complique l'évolution de système. Comme tous les éleveurs dans cette situation, ils ont des freins psychologiques qu'il n'est pas simple de dépasser : « On aime vraiment l'élevage, on avait peur de livrer les vaches à elles-mêmes en système herbager » admettent-ils. Pour faire le pas de changer, « il a fallu se convaincre que c'était

possible ». La présence du père de Christophe est aussi à prendre en considération. « Il est présent tous les jours sur la ferme, il commence à comprendre les choix que l'on fait [mais ça a pris du temps] » explique Christophe.

« Le groupe d'échange Adage nous a rassuré »

Charlotte et Christophe faisaient partie de groupes GEDA, les échanges s'essouffaient et les volontés d'évolution étaient absentes. Ils se sont orientés vers le groupe de l'Adage pour aller chercher des références. « Ne fermez peut-être pas votre silo dès cette année mais analysez vos charges et regardez si vous ne pouvez pas déjà supprimer des concentrés en pâturant davantage » leur ont conseillé leurs collègues. Cela leur a aussi permis de casser certaines appréhensions: « on pensait qu'il n'y avait plus d'herbe après le mois de juin. Et puis en formation j'ai appris qu'il fallait un délai de retour minimum de 35 jours sur une même parcelle de pâturage, aujourd'hui grâce à ça nous avons eu de l'herbe tard dans la saison et nous en avons encore en décembre » constate Christophe. Ce qu'ils apprécient à l'Adage c'est de pouvoir mesurer l'efficacité économique des systèmes herbagers tout en y associant des pratiques et des références techniques bien précises. C'est aussi la démarche collective et le sentiment de progresser ensemble.

PAUL ROUAUD, ANIMATEUR ADAGE 35

La ferme

2 UTH

48 VL Prim'Holstein

Lait vendu : 401 000 L

43 ha dont 24 ha de prairies

(dont 7 ha de prairies permanentes), 17 ha de maïs, 4 ha de blé

63 UGB, 1.2 UGB /ha SFP

39 ha accessibles aux vaches

Coût alimentaire : 169 €/1000

litres dont concentrés :

90 €/1000 litres

300 places de porcs à l'engraissement

L'augmentation de droit à produire à l'installation empêche la réflexion sur le système

« Nous ne sommes pas assez vigilants. Lorsqu'on s'installe sur une exploitation, le premier objectif devrait être de lui donner un sens. L'orientation politique de notre environnement professionnel ne doit pas influencer notre façon de produire. En effet, une exploitation à l'origine équilibrée (quantité et qualité de production, de foncier, de travail et de vie sociale) peut vite entrer dans une impasse. J'entends par cela qu'une augmentation de droit à produire n'est pas une aide à l'installation ! Avant l'installation, la réflexion s'impose... » Laurent Lamy, éleveur à Corps-Nuds.

Observer pour valoriser efficacement ses fumiers

Avec de l'acide chlorhydrique, de l'alcool éthylique, un thermomètre de cuisson, un opinel et une bêche, on fait mieux qu'au labo ! L'Adage a révisé ses bases en agronomie avec Yves Hardy, agronome travaillant avec la méthode Hérody. Il s'agit d'observer le sol sur le terrain avec des repères simples et efficaces.



« L'idée est d'avoir quelques indicateurs simples qui évitent de faire de grosses erreurs » explique Yves Hardy

Seulement 5% de la plante vient du sol

Une plante est formée de 80 % d'eau, 15 % de carbone, et 5 % de minéraux. Les minéraux nécessaires sont donc présents dans le sol en quantité suffisante. Le problème qui peut se présenter est leur disponibilité. Pour que les plantes puissent ce dont elles ont besoin, le sol doit bien fonctionner, c'est-à-dire mobiliser les minéraux.

« De l'air, de l'eau et de la bouffe ! »

« Dans nos sols bretons, pas de complexe argilo humi-

ques car très peu d'argile » déclare Yves Hardy. La structure se fait par des colles microbiennes : les micro-organismes du sol sécrètent des mucos qui collent les particules de limon et de matière organique. Un sol à colles qui fonctionne bien a une structure grumeleuse (type couscous). Pour que les micro-organismes travaillent, il leur faut un sol aéré, humide et de la matière organique facilement dégradable (MOF). C'est leur principale source d'énergie.

La stabilité structurale des agrégats est mesurée en observant leur vitesse de destruction dans l'eau et dans l'alcool.

Fini les tas de fumiers en plein champ

La matière organique fugace, riche en minéraux solubles, est présente dans les fumiers frais. C'est le contraire dans les composts longue durée (>6 mois), riches en matière organique stable. En effet, un fumier composté sur une longue période en plein champ voit ses minéraux solubles et beaucoup de ses MOF lessivées par les pluies d'hiver. On n'épand plus que de l'humus stable qui ne donne pas de « coup de fouet » aux microbes du sol.

Épandre de la matière organique fugace, c'est favoriser l'activité des micro-organismes, et donc du sol. Yves Hardy conseille d'épandre du fumier frais assaini. Comment faire ? Il faut sortir le fumier dans une parcelle où il est placé en andain pour qu'il monte à température, pendant environ 48 heures. On retourne ensuite l'andain et 48 h après le fumier est épandu.

Quand épandre ? Prenez la température du sol

Un thermomètre de cuisson vaut 20€ et permet de bien valoriser ses fumiers ! Les bactéries cessent de fonctionner en dessous de 0°C. L'apport de fumier en fin d'automne n'est donc pas recommandé car tout ce qui est soluble serait lessivé pendant l'hiver. « Entre 0 et 5-6°C, il y a une activité biologique mais indésirable qui va par exemple dénitrifier l'azote du sol » détaille le spécialiste des sols.

On peut épandre en début d'année, dès que la température du sol dépasse les 5-6°C. Les bonnes bactéries vont s'occuper de la matière organique en mobilisant la matière organique facilement dégradable (MOF). A cette période, les plantes ont peu de besoins, il n'y a donc pas de compétition micro-organisme/plante pour l'azote disponible. Le seul risque, c'est l'acidification du sol.

Acide chlorhydrique : outil d'aide à la décision pour chauler !

L'incorporation de biomasse accroît rapidement l'activité biologique qui acidifie le sol. « Or, les bactéries meurent quand le sol est trop acide. C'est le syndrome du tas d'ensilage » explique Yves Hardy. Pour savoir si son sol est capable de compenser l'acidité produite, une pissette d'acide chlorhydrique suffit. Si ça bouillonne, il ne faudra jamais chauler car le sol contient du calcaire. Si une légère réaction est entendue (chuintement régulier), il reste du calcaire mais il faut contrôler chaque année. Si rien n'est vu ni entendu, il faut chauler, car plus rien ne régule l'acidification.

Quel produit choisir pour chauler ?

« N'achetez pas de la poudre de perlimpimpin, c'est généralement du sucre avec du calcaire, de l'azote et du soufre ! » suggère Yves Hardy. Il conseille de prendre du calcaire broyé ou à défaut du carbonate humide classique (25€ tonne livré) épandu à 1 tonne/ha tous les deux ans maximum. C'est au printemps que c'est le plus efficace car les pluies lessivantes d'hiver sont passées.

L'observation avant l'action

« Avant de travailler la terre, faites un trou et regardez jusqu'où vont les racines et si elles sont vivantes ». Si les racines sont présentes en profondeur (>50 cm), un travail du sol superficiel voire pas de travail du sol suffira. « L'idée est d'avoir quelques indicateurs simples qui évitent de faire de grosses erreurs » conclut-il.

AURÉLIEN LÉRAY, ANIMATEUR ADAGE 35

Les loisirs insolites des adhérents Adage/Cedapa

Assez parlé boulot. Ce mois-ci, nous vous proposons un dossier sur les loisirs insolites des éleveurs. Comment s'organiser entre un métier d'agriculteur, des entraînements d'ultra trail, des séances de danse de salon ou de yoga du rire ? Réponses dans ce dossier.

Bien dans les champs comme sur le parquet !

Bernard Racapé, éleveur à Tresboeuf, pratique la danse en couple depuis 10 ans. Les cours de rock, rumba, salsa, tango lui permettent de « faire le vide dans la tête ». Seul sur la ferme, il n'hésite pas à se faire remplacer dès qu'il part une journée pour un stage de danse. En piste !



« J'ai toujours fait des activités à l'extérieur »

Foot, ski, volley, planche à voile... Pour Bernard c'était évident qu'il allait toujours avoir une activité sportive : En travaillant seul sur la ferme, il s'est donc fixé des priorités. « T'as toujours quelque chose à faire. Si tu t'oblige pas à partir, tu fais pas autre chose que la ferme. »

Un gros intérêt au niveau « psychologique »

Actuellement, cela se traduit par un ou deux cours de rock par semaine, en soirée (sauf en juillet-Août), et un après-midi danse deux fois par mois le dimanche après-midi. Ces moments lui permettent de « faire le vide dans la tête ». « Si t'as des problèmes, tu cogites toujours un peu. Là, tu ne peux pas y penser ! ». C'est aussi l'occasion de recharger les batteries : « Au bout de plusieurs heures de danse, t'es crevé mais t'es aussi plus motivé quand tu rentres à la ferme. T'es moins effrayé d'affronter le boulot après. » Évidemment, « on fait pas que danser » précise Bernard. « On boit un coup, on discute, ça te permet de voir d'autres gens, hors du milieu agricole. ». Au fil du temps, c'est aussi un cercle d'amis qui se crée.

Une période difficile en lien avec des problèmes de santé donne le déclic. « Fin 2003, j'ai failli péter les plombs : être tout seul sur la ferme et ne plus faire d'activité du tout ! » En 2004, la situation s'améliore un peu. « Au réveillon, on m'a dit : Viens donc prendre des cours de rock à Bain de Bretagne. J'ai pas arrêté depuis ». Au fil des années, Bernard complète son répertoire et passe aux danses sportives : rock, rumba, samba, tango, valse lente... Des stages occasionnels le week-end, en été, ainsi que le gala de danse annuel viennent compléter le tableau.

Système herbe et objectifs clairement fixés

« En système herbe depuis plus de 20 ans, (35 hectares de parcelles groupées, 35 vaches laitières) j'ai moins de pointes de travail ». Lors de son installation en 87, il a un objectif clair : ne pas être débordé de boulot. « Y en a qui sont tellement débordés : énormément de bêtes à s'occuper, plusieurs ateliers. Ils ont un système intensif, beaucoup de maïs, un gros boom de travail, des céréales avec les semis, les moissons, les traitements, les engrais... ». Bernard travaille seul sur la ferme. Lorsqu'il s'absente occasionnellement une journée ou une semaine pour un stage, « c'est vacher de remplacement, automatique ». En semaine, il a choisi des cours de rock au plus près pour avoir un minimum de route à faire le soir (10 à 20 minutes). Le reste, c'est de l'organisation et des compromis : « Je ne suis pas maniaque sur les horaires. Faut pas avoir peur de décaler l'heure de traite puis c'est tout. Et le lundi matin, je me repose un peu plus parce que je suis crevé. »

Si ça n'avait pas été la danse, ça aurait été autre chose, une autre activité : « j'aurai commencé le Kitesurf ». L'enthousiasme de Bernard est impressionnant. Il est intarissable sur le sujet : « La danse, ça me plaît. Quand t'as un bon niveau, tu prends vachement plaisir à danser, c'est une fierté ».

EDITH CHEMIN, ANIMATRICE ADAGE 35

La ferme

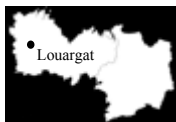
1 UTH
39 ha de SAU
30 ha de prairies, 7 ha de maïs
35 VL
230 000 litres de lait vendus

L'ultra-trail, ou comment courir 100 km

Yann Le Merdy court. Rien d'insolite, sauf quand on compte. 30 courses/an, entre 20 et 107 km par course. Ses secrets ? Un moral d'acier et une condition physique d'agriculteur.

Qu'est-ce que de l'ultra trail ?

Les trails, ça veut dire que nous sommes toujours sur des chemins, jamais sur la route. Et ultra trail, c'est quand ce sont des longues courses, comme celle de 107 km que j'ai faite dans le Cantal en juin.



Qu'est-ce que tu aimes dans ce sport ?

C'est ma soupe. Quand je vais courir, je décompresser, je ne pense pas au boulot. Même si je connais les chemins dans le bois derrière chez moi par cœur, je profite de ce que je vois, les arbres, les animaux sauvages. C'est aussi une ouverture d'esprit, on rencontre d'autres gens dans les courses. Et cela me permet de découvrir des paysages.

Quand as-tu commencé ?

Je n'avais jamais couru avant 2008. Cette année là, j'ai eu un accident du bras, j'ai été soigné par un kinésithérapeute qui organisait une course à pied à Guingamp. Il m'a proposé de venir courir un trail. Puis, j'en ai fait un deuxième, un troisième et maintenant, je fais 30 courses par an. J'ai intégré une équipe basée à Guingamp.

30 courses par an, de combien de kilomètres ?

En moyenne ce sont des courses de 20/30 km, et quelques courses de 60 km. La plus longue que j'ai faite c'est une 107 km cette année, avec 17h30 de course et 5500 m de dénivelé cumulé. J'y suis allé petit à petit. Avant de faire la course des 55 km à Guerlédan –ma première grande course-, je me suis dit que je ne pouvais pas courir autant. Maintenant, cette course est plutôt un entraînement !

Comment est-ce possible de courir pendant 17h30 ?

On ne court pas tout le temps : on court sur le plat et on marche rapidement dans les montées. On fait une moyenne de 6/7 km heure. Chacun a ses techniques pour tenir la distance, certains ont des montres qui indiquent la fréquence cardiaque pour gérer leur vitesse. Moi, maintenant, je pars sans montre et j'écoute mes sensations : si ça va pas, je ralentis, si ça va, je continue. Je n'ai aucune idée du temps et mon seul objectif est de finir la course.

Comment tu t'organises entre le travail et le trail ?

Les courses sont le dimanche matin, vers 9h30. J'ai le grand avantage d'être associé avec ma compagne : Cécile trait le dimanche matin. Quand Cécile n'était pas encore installée, je faisais la traite et ensuite je partais à la course.

Quand est-ce que tu t'entraînes ?

Je me suis un peu calmé entre 2012 et 2014 : j'ai été opéré du dos en 2012, ensuite on a eu des travaux dans la maison. Avant 2012, je faisais à peu près 60/70 km dans la semaine : je courais avant le repas du midi. Maintenant, je vais courir quand j'ai le temps. Avant les grosses courses, je m'entraîne plus souvent.



Pendant l'ultra trail du Cantal, seuls 50 % des participants ont fini la course, dont Yann et son co-équipier Yvon !

C'est un avantage ou un inconvénient d'être agriculteur ?

Un avantage, car on a déjà la condition physique pour courir : le métier est un entraînement. Et on a la tête solide, on avance même le couteau entre les dents ! D'ailleurs, il y a beaucoup d'agriculteurs dans les trails. Par contre, je suis le seul agriculteur de mon équipe, et je ne peux pas m'entraîner aux mêmes horaires qu'eux.

Quel est ton prochain défi ?

En juillet, je me suis inscrit à la montagne hard, une course au pied du mont blanc. C'est 107 km, et 9000 m de dénivelé au total. Mon défi suivant est une course de 160 km dans deux ans.

PROPOS RECUEILLIS PAR AURÉLIE CHEVEAU

Organisez-vous pour vos loisirs : faites la traite du soir à 15 h, sans baisse du lait

Une étude de l'INRA a testé l'impact de différents intervalles de traite sur un troupeau afin de comparer les résultats de production laitière, taux et cellules. Le résultat est impressionnant : en passant d'un intervalle de 11 heures à un intervalle de 5 heures, la production passe de 25 litres / jour à 24 litres /jour, on perd deux point de TB et on gagne un point de TP. Seules les vaches fraîches vélées perdent 10 % de production. Par comparaison, en monotraite, la perte du lait est de 40 % en moyenne sur l'ensemble du troupeau. Ce changement des horaires de traite n'a pas d'effet significatif sur les taux et les cellules, tant qu'on conserve deux traites par jour. En plus, cette modification est réversible du jour au lendemain : les vaches traitées à 9 h et 15 h peuvent être traitées le lendemain à 9h et 17 h sans effet sur le lait et les cellules.

Étude réalisée en 2005 à la station expérimentale de Marcenat (Cantal) avec 28 vaches dont 20 holstein et 8 montbeliardiennes. Pendant 3 semaines le lot a été divisé en 4, avec 4 intervalles de traites différents. Les résultats ont été confirmés par deux expériences similaires.

A la recherche du bien-être et de la sérénité

A travers le tai-chi, le yoga du rire, la peinture, la chorale ou encore les balades à cheval et à vélo, Martine et Jean-Marc Bentz prennent du temps pour eux. L'objectif, se faire plaisir et se vider la tête. Leur botte secrète, un salarié !



Martine et Jean-Marc Bentz se libèrent plusieurs fois par semaine pour leurs activités respectives : cours de yoga du rire, de tai chi, de peinture et chorale.

Yoga, tai-chi, peinture, comment vous organisez-vous pour vos activités ?

Martine : Le lundi, à l'heure de la traite, Jean-Marc fait du yoga du rire. Je vais à la chorale après la traite. Je vais aussi à la peinture le mardi et au tai-chi le jeudi. Le weekend, je vais parfois faire des balades à cheval et Jean-Marc un tour de vélo.

Comment t'es venu la passion du tai-chi ?

Martine : Je cherchais un exercice pour m'aider dans des moments de déprime. J'avais envie de calme, de sérénité. J'ai commencé il y a 7 ans. Aujourd'hui, ça m'aide beaucoup à gérer les tracas du quotidien. La prise de décision aussi, je suis plus posée et réfléchie, pour la ferme ça aide. J'essaie de pratiquer tous les jours. Je fais les étirements le matin, quand je ne fais pas la traite. Sinon le soir, avant de dormir, ça permet de s'apaiser, de se vider la tête. Globalement, ça me donne de l'énergie tranquille.

Le tai-chi, en quoi ça consiste ?

Martine : Pendant les cours, on commence par des exercices d'étirement qui viennent du Qi Gong. Ce sont des postures qui débloquent les flux d'énergie dans le corps. Ensuite vient le tai-chi. Ce sont des postures mouvantes. Les premières séances, il s'agit d'apprendre le pas du chat. Tout en douceur et en grâce, il faut passer le poids du corps d'une jambe à l'autre en avançant. Ensuite vient la position des mains. Une des figures fait former un ballon avec les bras tout en avançant. On doit beaucoup se concentrer pour parfaire le mouvement.

Comment as-tu commencé la peinture ?

Martine : On rendait visite à notre fille qui vivait au Canada. On a visité une galerie de peinture, où les paysages du Canada étaient représentés. C'était magnifique, j'en voulais un. Les prix m'ont convaincus de me mettre à la peinture au

retour. Depuis je prends des cours. J'ai commencé par l'acrylique au pinceau puis au couteau (sorte de spatule qui donne plus de relief et de profondeur à l'image). Je peins à l'huile aussi, c'est plus dure, ça sèche plus lentement mais c'est plus joli. Ça m'a permis de donner de la fraîcheur à quelques murs de la maison qui manquaient de déco.

Jean-Marc, le yoga du rire, tu peux nous en dire plus ?

Jean-Marc : Il y a eu une démonstration de yoga du rire à la fête du lait bio cette année. Ça m'a plu. Avec une amie, on se motive pour y aller tous les lundis soir. Je suis quelqu'un de plutôt réservé et cet exercice m'aide à être plus posé, un peu plus extraverti. Je me sens plus détendu et heureux. L'objectif est de stimuler le diaphragme qui sécrète de l'endorphine, l'hormone du bonheur. Chaque séance commence par des étirements. Ensuite on se met en situation comique pour stimuler le rire. Chaque séance nous propose un nouveau thème pour rire comme la rentrée des classes ou la visite du zoo.



Martine a débuté la peinture suite à un voyage au Canada.

Comment vous dégagez-vous du temps pour vos activités ?

Nous avons un salarié à temps plein. Jean-Marc a plus de 57 ans, nous avons souscrit un contrat de génération, soit une aide de 4000 €/an pour un salarié de moins de 30 ans à temps plein. Il fait la traite les soirs où nous sommes occupés et travaille un week-end sur deux.

PROPOS RECUEILLIS PAR AURELIEN LERAY,
ANIMATEUR ADAGE 35

La ferme

3 UTH (dont 2 UTHF)
65 ha dont 5 ha de maïs, 4 ha de mélange
céréalière et 61 ha en herbe
55 VL
300 000 L de lait produit en agriculture biologique
Vente directe de caissettes de 4 génisses croisées et de 4 veaux de lait par an

La montgolfière, un sport de ballon insolite

Jeune éleveur de Plouër-sur-Rance, Alain est passionné de montgolfière depuis 10 ans. Il a été à la fois passager pendant des stages et équipier au sol pendant les championnats de France.



« J'aime le calme quand on est en haut et la vue. Quand j'ai volé dans les Alpes, on avait l'impression d'être à la même hauteur que le Mont-Blanc, même si on était à moins de 3000 m d'altitude. Il y a aussi un côté risque qui me plaît ». En quelques mots, Alain nous fait voyager bien haut. Il fait partie d'une association basée à Pleurtuit, les Ballons d'Emeraude, qui dispose de 4 montgolfières et organise des vols pour environ 240 touristes/an. Il a aussi volé plusieurs fois dans les Alpes.

Équipier au sol

Alain « fait les recherches » pour l'association. Traduction, il n'est pas pilote mais conduit le 4X4 qui suit la montgolfière, afin d'être présent sur le lieu d'atterrissage. C'est un rôle très important car en montgolfière, on sait d'où on part, mais pas où on arrive : ce sont les vents qui décident. Reliés par radio, pilotes et « recherches »* s'échangent les informations sur la direction prise et l'accessibilité des terrains. L'un des risques de ce sport, c'est de ne pas maîtriser l'arrivée. En montagne, les ballons atterrissent parfois sur les pentes, à flanc de rocher, et doivent se faire rapatrier par hélicoptère.

L'éleveur suit certains vols du dimanche soir, cela lui prend environ 3 heures entre l'accueil des passagers, le montage, le vol et le démontage. Le tout se termine autour d'un verre avec les pilotes, les passagers et les équipiers : « La tradition, c'est de sortir le champagne ! » Depuis son installation en 2003, Alain ne trait pas le dimanche soir, au départ ce n'était pas pour la montgolfière mais ça convient bien.

Le secret, c'est la connaissance des vents

« Il faut être très attentif aux conditions météo ». 3 montgolfières partent au même moment, il y a trois 4X4 qui les suivent. Partir à plusieurs montgolfières permet d'informer les autres sur la direction des vents aux différentes altitudes. Les vols partent le matin ou le soir, car la chaleur du sol pendant la journée provoque des vents thermiques qui emmènent la montgolfière très haut. La brise de mer est un vent particulier : il va vers la mer la journée et change de direction le soir en allant vers la terre. Ce vent est assez dangereux, mais permet aux plus expérimentés de faire un aller/retour. Les vols en montgolfière ne sont pas très courants en Bretagne, contrairement à d'autres régions. « Les conditions sont difficiles : il y a beaucoup de

vent, très souvent, et de la pluie ». Mais l'effet est garanti : « C'est magnifique, tout le monde le dit, dès qu'on monte depuis la Rance, on voit Saint Malo, Dinard, le mont Saint-Michel et les îles Chausey et Jersey. »

La ferme

72 ha, 1 UTH
50 VL normandes
250 000 l de lait vendus
18 ha de maïs, 10 ha de blé, 44 ha de prairies



« Dès qu'on monte depuis la Rance, c'est magnifique, on voit Saint Malo, Dinard, le mont Saint Michel et les îles Chausey et Jersey » décrit Alain.

6 jours de championnat avec son meilleur ami

Nicolas, le meilleur ami d'Alain est pilote et a proposé à Alain de faire de la montgolfière en 2003. 10 ans plus tard, il faisait partie de son équipe aux championnats de France. Pendant 6 jours de compétition, Alain était équipier au sol et suivait la montgolfière pendant les épreuves. Celles-ci sont variées : rejoindre une cible tracée au sol, suivre la trajectoire d'une autre montgolfière, « retourner au bercail » c'est-à-dire atterrir le plus proche possible du terrain de décollage. Tout ça avec 50 montgolfières en compétition. Le rôle des équipiers est très stratégique : ils donnent des informations au pilote sur les points d'atterrissage, lancent des fumigènes pour observer le vent au sol. Il y avait 2 vols par jour, 1 tôt le matin et 1 tard le soir : « j'ai très peu dormi pendant la compétition ». Finalement, le retour à la ferme, c'était presque les vacances !

AURÉLIE CHEVEAU, ANIMATRICE CEDAPA

*Les « recherches » sont les personnes qui suivent les montgolfières en voiture depuis la terre, afin d'être présents sur le lieu d'atterrissage.

Une montgolfière, comment ça marche ?

L'air présent dans le ballon de 3000 m³ est chauffé avec un brûleur. L'air chaud étant plus léger que l'air ambiant, la montgolfière monte. Dans la nacelle faite d'osier, il y a un pilote et 4 passagers maximum. 4 bouteilles de gaz de 30 kg alimentent le brûleur, que le pilote active pour monter. Un ballon dispose de deux brûleurs, qui peuvent être utilisés seuls, ou simultanément pour monter plus vite. Chacun d'eux dispose d'un mode « brûleur à vache », moins efficace, mais qui fait moins peur aux animaux. Car le bruit, et les ultrasons associés, peuvent faire peur aux troupeaux même de loin.

Alain met à disposition du club un champ homologué pour le décollage. Ses vaches se sont habituées, elles n'ont plus peur. « Je fais attention avec les génisses » insiste-t-il.

Une montgolfière vaut 50 000 € dont 30 000 € pour la toile.

Vous rêvez d'un vol avec les Ballons d'Emeraude ?

Le vol dure 1 heure et le prix avoisine 250 €/passager. Contact : 06 12 25 44 83 / ballons.emeraude@yahoo.fr

Robot et pâturage : des complications

Depuis 2012, la station INRA de Trévarez teste la traite robotisée en système pâturant bio. Aujourd'hui, 57 vaches produisent 5400 litres/VL avec 54 % d'herbe pâturée dans la ration annuelle et 750 kg de concentrés. Le pâturage est très compliqué à gérer et les coûts directs et indirects liés au robot sont importants.

Le robot correspond à 50 % des installations de traite neuves en 2014 en Bretagne. Conjointement, la part de pâturage a diminué se limitant à 1 t de MS par vache et par an en moyenne dans les élevages robotisés (sources BCELO). L'objectif de Trévarez : montrer que pâturage et robot sont compatibles.

Les vaches ont pâturé autant que dans les élevages bio sans robot

Le parcellaire dédié aux 57 vaches en agriculture biologique est divisé en 3 sites dont 2 sites pour le pâturage des laitières : un site automnal-hivernal de 15 ha proches du bâtiment (soit 20 ares/VL), et un site estival de 39 ha à 4.5 km (soit 45 ares/VL). Le robot est mobile : il est déplacé deux fois par an. L'assolement est composé de 7 ha de maïs, 8 ha de céréales et 69 ha d'herbe. En 2014, la période 100 % pâturage a duré 5 mois, pendant lesquels la production laitière a été en moyenne de 19 kg/VL/jour (taux 40.3 - 32) pour un stade moyen de lactation de 6.5 mois. Sur l'année, 2.7 t MS d'herbe pâturée ont été valorisées, ce qui équivalait à la moyenne observée dans les élevages bio du Finistère.

Des charges de structures énormes... liées en partie à la mobilité du robot

Les coûts alimentaires sont semblables aux systèmes pâturant sans robot. Par contre, les charges de structure sont très importantes. L'investissement total pour le robot s'élève à 235 000 € (140 000 € pour le robot et 95 000 € pour le rendre mobile). En effet, il a fallu créer une plateforme sur le site estival pour accueillir le robot avec une aire d'attente et un silo à concentrés. Il a fallu aussi acheminer l'eau, l'électricité, internet etc. Au total 55 000 euros ont été dépensés pour la viabilisation du site à partir d'un terrain nu et 40 000 € pour les remorques de transport. En plus de l'investissement, le coût de maintenance du robot est de 26 €/1000 litres, comparé à 8 €/1000 litres dans la salle de traite de Trévarez.

Impossible de saturer le robot sans mettre en péril l'autonomie

Pour limiter le poids des charges de structures, les installateurs conseillent toujours de saturer le robot – soit 85 vaches par robot en système pâturant. Pour cela, il faudrait augmenter le nombre de vaches et donc mettre en péril l'autonomie fourragère du troupeau... Une contradiction qui montre la limite des systèmes pâturants et robotisés.

Attirer les vaches au robot : un casse-tête

5400 kg de lait produit par vache avec 750 kg de concentrés, ça fait beaucoup de concentrés. La faible efficacité des concentrés s'explique par la présence du robot : « Même en période 100 % pâturage, 0.7 kg de concentrés/jour sont apportés aux vaches pour les attirer au robot » précise le technicien. Des mini-paddocks sont aussi nécessaires pour inciter le déplacement des vaches. « En système robotisé, il faut créer du mouvement, de la circulation » explique le



Dans les bouchons à Trévarez : le temps d'attente à la traite est de 2h30 mais peut atteindre 9 heures pour les vaches dominées.

technicien. Quand les vaches sont dans une parcelle en train de manger de l'herbe, elles ne pensent plus à aller se faire traire. « C'est la faim qui fait sortir les vaches de la parcelle » conclut-il. Pour initier le déplacement des vaches, la station de Trévarez a placé les bacs à eau dans les chemins plutôt que dans les parcelles. Ils ont aussi constitué des paddocks très petits : la porte de tri située à la sortie du robot oriente les vaches vers une nouvelle parcelle toutes les 8 heures. Malgré ces stratégies, les intervalles de traites restent longs et irréguliers (en moyenne 13h +/- 5 h) et le temps d'attente avant la traite est de 2h30 mais peut atteindre « 9h pour les vaches dominées qui couchent sur le caillebotis devant le robot ou sur les chemins » explique le vacher.

MAUD CLOAREC, ANIMATRICE CEDAPA

Le robot impose des choix techniques compliqués et coûteux

« L'expérience de Trévarez montre qu'il est possible de maintenir une part de pâturage importante avec un système de traite robotisée. Cependant, je suis interrogatif sur l'intérêt économique de la mobilité d'un robot sur une exploitation. Il existe techniquement des solutions alternatives au problème de départ qui est l'accessibilité aux pâtures, n'entraînant pas autant d'investissements.

De plus, ces résultats viennent appuyer ce qui peut être observé sur les exploitations avec la mise en place de robots. A savoir notamment, la dérive au niveau de la distribution des concentrés et les problèmes liés à la saturation de la stalle (pas assez ou trop de vaches). Le robot s'impose comme un décideur à part entière qui dicte bon nombre de choix techniques.

La gestion de l'herbe dans ce système s'apparente à une usine à gaz ! 3 paddocks par jour avec 3 fils à avancer par jour... Le tout s'expliquant par le robot : la traite étant automatisée, le retour des vaches doit lui aussi l'être. Robot et pâturage sont peu conciliables avec autonomie et économie. » Franck Le Breton, éleveur au Haut-Corlay

Les chèvres ont appris à pâturer

Françoise Lucas élève une trentaine de chèvres à Lescouet-Gouarec sur 5,5 ha depuis 1989. Les chèvres sont passées d'une ration sèche à un système pâturant, pour gagner en autonomie.



« La chèvre n'est pas une ensileuse, mais une débroussailluse » explique Françoise.

« Jusqu'en 2008, elles avaient juste un parc fixe pour se dégourdir les pattes » se souvient l'éleveuse. À l'époque, la production était de 1000 à 1200 litres de lait/chèvre/an, avec beaucoup d'achat de concentrés. « De vraies Formules 1 ». Les 4,5 ha groupés autour de la ferme étaient fauchés en foin une fois par an, assurant la sécurité fourragère du troupeau. Pour l'éleveuse, sortir les chèvres au pâturage était synonyme de risque parasitaire, de beaucoup de temps pour faire les parcs, et de manque de foin.

En 2008, Achille Talon, éleveur de chèvres à Trémargat secoue les habitudes de Françoise : « Il m'a dit : t'as vu ta pâture comme elle est belle, c'est vraiment trop con de ne rien en faire. Et ta garenne derrière qui s'enfriche. Tu pourrais y emmener tes bêtes » se souvient-elle. Françoise décide alors de « faire un essai de pâturage sur les regains » entre juillet et octobre. Essai concluant : « Au début elles n'osaient pas trop puis elles ont pâturé de plus en plus. J'ai vraiment découvert mes bêtes à ce moment-là ! »

La même année, Françoise a acheté 1 ha accessible, et a eu accès à 5 ha pour faire du foin chez un voisin. Ces surfaces supplémentaires ont permis de garantir les récoltes de foin tout en pâturant plus.

Des chèvres qui pâturent... et débroussaillent

Aujourd'hui, les chèvres pâturent toute l'année, même l'hiver, sur des paddocks d'une semaine. La surface totale pâturée varie entre 3 ha de fin mars à fin juin et 5,5 ha le reste de l'année. Françoise utilise un parc mobile qu'elle déplace toutes les semaines. Elle veille à mélanger dans chaque parc de la prairie classique, de la garenne (prairie naturelle avec une partie humide et une partie sèche) et du bois. Les chèvres ont toujours accès au bâtiment pendant le pâturage, mais elles mangent quand même dehors : « au bout d'une semaine c'est bien nettoyé. » Les terrains embroussaillés de l'exploitation sont aujourd'hui totalement défrichés. « La chèvre n'est pas une ensileuse, mais une débroussailluse » précise Françoise.

Plus de chèvres qui produisent moins

De 30 chèvres qui produisaient plus de 1000 litres/an, Françoise est passée à 36 chèvres qui pâturent et produisent 700 à 800 litres/an. « Vu les prix des concentrés depuis les années 2010, ça vaut le coup. » Le temps pour déplacer les paddocks chaque semaine est environ de 3 heures, ce qui est acceptable vu les gains économiques parallèles.

Pas de traitement parasitaire pendant 26 ans, même en pâturant

Le mot d'ordre de Françoise : la prévention. Elle veille à respecter un temps de retour d'au moins 6 semaines entre deux pâturages pour casser le cycle des parasites. Le fait que les chèvres mangent du foin avant de sortir et boivent dans le bâtiment limite aussi les risques. Françoise réalise un traitement en phytothérapie une fois par an. Françoise n'avait jamais utilisé de traitement antiparasitaire classique sur son troupeau jusqu'en 2015. Après deux hivers très doux, elle a préféré faire un traitement au printemps car elle sentait que ses chèvres étaient faibles.

Une éleveuse heureuse et libre

Après 4 ans de salariat en élevage de chèvres, Françoise Lucas s'est installée sur la ferme familiale à 24 ans. Le petit bâtiment d'engraissement de porc a été transformé en chèvrerie, une partie de la maison en labo de transformation de 50 m². « Quand on s'installe seule, on est obligé de faire des choix. Qu'on soit un homme ou une femme ! » Passionnée d'élevage, elle s'est concentrée sur ses animaux, la transformation et la vente, et délègue la récolte du foin. « Ça me fait déjà trois métiers » ironise-t-elle. Aujourd'hui, elle est toujours ravie. « Faire un métier qui a du sens, ça c'est du luxe » déclare-t-elle. La rémunération, de l'ordre d'un SMIC par mois, lui convient « mais il ne faut pas calculer la rémunération horaire. » Françoise ne demande pas d'aides : ni PAC, ni MAE. « Je suis contente de joindre les deux bouts sans avoir d'aides, de dire merde à tout ça. » Françoise a trouvé sa cohérence, en toute humilité et sans faire de leçons.

AURÉLIE CHEVEAU, ANIMATRICE CEDAPA

La ferme

36 chèvres, en bitraite

Entre 400 et 500 grammes de concentré de production/jour/chèvre.

Achats annuels : 10 tonnes de concentrés et 7,5 tonnes de bouchons de luzerne

Troupeau indemne de Caev, de fièvre Q, de paratuberculose

Insémination artificielle des 12 meilleures productrices tous les ans.

Un bouc issu d'insémination est gardé par an pour la reproduction. (Objectif : éviter d'acheter des animaux à l'extérieur pour garder un troupeau sain)

23 000 litres transformés en lactique et en tomme
3 600 litres donnés aux chevreaux.

Livraisons dans des magasins dont un de producteurs, des restaurants, un site internet (KBTP), et un marché par semaine à Bon-Repos de mars à octobre.

EBE : 18 000 €, (avec une salariée 3 matinées/semaine).
Annuités : 4 000 €/an

5 idées pour pâturer les espaces semi-naturels

Prairies humides, landes, sous-bois : il est possible de les faire pâturer avec des animaux en production. Voici quelques principes à tester chez vous, issus du réseau Pâtur'Ajust.

1. L'éleveur peut rendre ses animaux moins difficiles

La rusticité ne vient pas seulement de la race, mais aussi de la manière dont sont élevés les animaux. « C'est la conduite de l'éleveur qui joue un rôle primordial dans le pilotage de l'expression des préférences alimentaires » indique une fiche technique du réseau Pâtur'Ajust. Le comportement des animaux d'élevage est dicté par leurs expériences.

2. Développer l'apprentissage alimentaire

Les animaux peuvent apprendre à consommer des ressources variées ou grossières. Par exemple, on peut amener des animaux sur des milieux difficiles dès leurs premières années, en constituant des parcs écoles dans lesquels se trouve une diversité importante de ressources. Une autre solution est de mettre des jeunes avec des adultes habitués à pâturer des espaces naturels. Les jeunes apprendront plus facilement.

3. Adapter la complémentation

Une complémentation azotée (luzerne déshydratée ou correcteur) favorise l'activité des micro-organismes et donc la digestion des fibres. L'apport de concentrés de production (mélange céréale/correcteur type VL 2,5 l) défavorise la digestion de fibres. Pour faire consommer des broussailles, il faut donc apporter un complément azoté. Un autre point : un fourrage très apprécié des animaux (foin de bonne qualité, maïs) distribué au retour du pâturage provoque un comportement d'attente. Cela diminue l'activité et l'ingestion durant les deux dernières heures du pâturage. On préférera donc un foin grossier au retour des animaux.

4. Orienter la fréquentation

Dans les secteurs délaissés par les animaux, on peut placer les bacs à eau, la porte du paddock ou le sel pour les faire pâturer d'avantage.

5. Augmenter le chargement instantané

Si on met quelques vaches tarées dans une grande prairie humide, elles picorent. Certaines parties sont surconsommées, d'autres sous consommées. La solution : augmenter le chargement instantané, en créant des paddocks, et/ou en augmentant le nombre d'animaux. « Les animaux diminuent leurs préférences alimentaires du fait de la compétition/stimulation entre individus » indique le site du réseau Pâtur'Ajust. Comme dans les prairies temporaires, le temps de présence ne doit pas excéder quelques jours pour éviter le surpâturage. Il faut également veiller à laisser un temps de repos entre deux passages de l'ordre de 5 à 7 semaines pour les graminées des prairies naturelles qui font leur cycle plus lentement que les graminées des mélanges semés.

AURÉLIE CHEVEAU, ANIMATRICE CEDAPA

Le réseau Pâtur'Ajuste est un collectif d'éleveurs et de conseillers agricoles et environnementaux. Son objectif est de constituer, à l'échelle nationale, un lieu d'échange et de capitalisation des expériences sur la valorisation des végétations semi-naturelles. Ce réseau a été créé en 2013 à l'initiative de SCOPELA, regroupement de 5 formateurs-conseillers sur la valorisation des espaces semi-naturels. Cyril Agreil, un de ces formateurs, est intervenu plusieurs fois au Cedapa. Ce réseau organise deux rencontres annuelles, dont la dernière a eu lieu en novembre dans les Côtes d'Armor, chez Raphaël Deschamp et Nassima Khetab à Megrit (22).

ANNONCES

Couple avec enfants cherche FERME laitière. 50ha mini, préférence groupé. Secteur Goëlo/Trégor/Argoat. Pour réinstallation suite rupture gaec familial. Expérience. Sérieux et discret. 02.96.42.04.35 HR

Cherche repreneurs pour ferme laitière en Bio. 35 vaches avec transfo et vente directe pour la moitié de la production. 72 ha, 3,5 UTH actuellement. Séchage en grange. Accueil pédagogique. Proximité de Blois dans le 41, vallée de la Loire. Environnement agréable et vivant. Bâtiments en bon état avec possibilité de 2 habitations. Possibilité de diversification et d'évolution. Possibilité d'installation progressive et tuilage souhaité. www.farmedelaguilbardiere.fr Contact 02.54.44.01.70 Guellier Gilles et Martin Anne

Le groupe Ecophyto du Cedapa devient Expé Agro
Après 5 ans de fonctionnement, le groupe se lance de nouveaux objectifs autour de l'agronomie. L'idée : échanger sur

des expérimentations agronomiques réalisées chez chacun (dérobé pâturable, amendement des prairies, valorisation des méteils...). Si vous avez envie d'échanger sur vos expérimentations, n'hésitez pas à rejoindre le groupe !

Vous êtes intéressés par la formation des jeunes (BTS, BPREA, stage 21h, etc.) ? Le CEDAPA reçoit de plus en plus de demandes d'interventions. C'est l'occasion de promouvoir nos systèmes herbagers auprès des futurs agriculteurs. Pour que notre message soit pertinent auprès de ce public, venez réfléchir avec nous sur le contenu de ces interventions (une réunion est prévue fin janvier). Contact : Anaïs GHESQUIERE.

Thierry Guéhenneuc, un agro-forestier expérimenté salarié de l'association Terres et Bocage, accompagne les agriculteurs dans l'entretien des haies anciennes et des jeunes plantations. Aide matérielle et technique pour les chantiers de plantation, d'entretien et d'amélioration sylvicole. Possibilité d'achat de plants bocagers (0,75 €/plant). Terres & Bocages, basée à Trédaniel, agit en 22 et 35. Contact : 02 96 73 41 09, terresetbocages@gmail.com

L'écho du CEDAPA et de l'ADAGE (bimestriel)

2 avenue du Chalutier Sans Pitié, BP 332, 22193 Plérin cedex
02.96.74.75.50 ou cedapa@wanadoo.fr
Directeur de la publication : Patrick Thomas

Comité de rédaction : Suzanne Dufour, Samuel Dugas, Mathilde Duguépéroux, Joël Guillo, Pascal Hillion, Laurent Lamy, Franck Le Breton, Eric Le Parc, Bernard Morel, Isabelle Petitpas, Pierre-Yves Plessix, Ludovic Rolland,

Animation, coordination : Aurélien Leray et Aurélie Cheveau
Mise en forme : Aurélie Cheveau

Abonnements, expéditions : Brigitte Tréquier

Impression : Roudenn Grafik, ZA des Longs Réages, BP 467, 22194 Plérin cedex.

N° de commission paritaire : 1113 G
88535 - ISSN : 1271-2159

Je m'abonne à l'écho

| | | | |
|--------------------|--------------------------------|---------------------|-----------------------|
| Nom : | Je m'abonne pour | 1 an (6 numéros) | 2 ans (12 numéros) |
| Prénom : | | | |
| Adresse : | Adhérents / étudiants | 23 € | 35 € |
| | Non adhérents / établissements | | |
| CP : | Scolaires | 32 € | 55 € |
| Commune : | Soutien, entreprises | 45 € | 70 € |
| Profession : | Adhésion Cedapa | 50 € | |

Bulletin d'abonnement à retourner avec le règlement à l'ordre du Cedapa à l'adresse :
L'écho du Cedapa - BP 332 - 22193 PLERIN cedex J'ai besoin d'une facture

